Document generated on 10/12/2024 3:27 a.m.

Études littéraires africaines

LEBDAI (Benaouda), dir., *L'Afrique et ses littératures ou le trauma en narration*. Tizi-Ouzou : Éditions Frantz Fanon, 2018, 260 p. – ISBN 978-9931-572-54-1

Bernard De Meyer

Number 49, 2020

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1073882ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1073882ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

De Meyer, B. (2020). Review of [LEBDAI (Benaouda), dir., *L'Afrique et ses littératures ou le trauma en narration*. Tizi-Ouzou : Éditions Frantz Fanon, 2018, 260 p. – ISBN 978-9931-572-54-1]. *Études littéraires africaines*, (49), 245–248. https://doi.org/10.7202/1073882ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LEBDAI (BENAOUDA), DIR., *L'AFRIQUE ET SES LITTÉRATURES OU LE TRAUMA EN NARRATION*. TIZI-OUZOU : ÉDITIONS FRANTZ FANON, 2018, 260 P. – ISBN 978-9931-572-54-1.

Depuis quelques années, on assiste à une multiplication d'ouvrages concernant le trauma en littérature. Certaines études, comme celles de Cathy Caruth (*Unclaimed Experience : Trauma, Narrative and History*) en 1996 et de Dominick LaCapra (*Writing history, writing trauma*) en 2001, ont ouvert la voie à des recherches inédites, y compris dans la littérature africaine, Ngalasso-Mwatha ayant esquissé certains paramètres de cette approche dans un article en 2008 (« Le trauma dans la littérature africaine et des mots pour le dire », in : KUON (Pierre), éd., *Trauma et texte*. Frankfurt a. M. : Peter Lang, 2008, p. 161-183). Plus récemment, Alexandre Gefen, dans *Réparer le monde* (2017), a montré, à partir d'un corpus très large qui comprend quelques œuvres africaines, que les traumatismes et la façon de les surmonter par l'écriture constituent l'un des fondements des publications littéraires en français du vingt-et-unième siècle. Le présent ouvrage collectif, au titre ambitieux, se situe donc dans un courant, dans une mode presque ; on insiste dès le départ sur le fait que le dessein est d'analyser les traumas « dans leur dimension discursive sur la base des représentations de la prise de conscience de soi, du poids de l'histoire africaine et de ses aléas » (p. 8-9). Objectif certes noble, mais qui laissera finalement quelque peu sur sa faim le lecteur.

L'ensemble est structuré de façon logique : après une brève préface qui présente l'ouvrage et une « introduction théorique » rédigée par Marc Amfreville, il est divisé en trois parties qui traitent chacune d'une région différente de l'Afrique, bien que le titre de la première section ne l'indique pas : « Dire et dépasser le trauma » est l'intitulé de la section principalement consacrée à l'Algérie (six articles) ; viennent ensuite « Trauma et écritures africaines subsahariennes » (quatre articles) et « Trauma et écritures sud-africaines » (quatre articles également).

Dans l'introduction, Amfreville s'excuse du fait qu'il n'est guère initié à la littérature postcoloniale (dont il répète les définitions généralement admises) avant de se tourner vers son champ de prédilection, la littérature étasunienne à la fin du XVIIIe siècle. Ce corpus, et en particulier trois romans de Charles Brockden Brown, lui permet de faire une distinction, fondée sur la théorie psychanalytique de Freud, entre le trauma individuel et le trauma collectif, et d'insister sur le fait que ce trauma est « l'origine paradoxale » de notre

condition humaine, telle qu'elle est révélée par le psychanalyste tout comme par l'écrivain.

La majorité des articles, rédigés principalement par des chercheurs algériens et français, traitent d'un ou de deux romans, et, malgré leur intérêt particulier, n'ajoutent guère à la théorisation de la représentation du trauma en littérature. En effet, les articles présentent, dans la plupart des cas, une brève définition du trauma (ou du traumatisme – la distinction n'est guère faite, mais on peut en imputer la faute à Freud), avant de passer à l'analyse de leur corpus. Ces définitions sont extrêmement variées et souvent sommaires. Ainsi, dans la section algérienne, Afifa Bererhi explique que « l'écriture du trauma se veut théâtralisation du sensible » (p. 52), avant de conclure, au terme de sa lecture de *La Grotte éclatée* de Yamina Méchakra et de *La Grotte* de Georges Buis, « que le trauma de la guerre d'Algérie porte en lui les raisons de son dépassement qui n'est pas effacement mais possibilité d'entrer dans la sérénité » (p. 68). Pour Zohra Bouchentouf-Siagh et Christiane Chaulet-Achour, le sujet est également la guerre d'Algérie. La première propose une lecture narratologique de *Entendez-vous dans nos montagnes…* de Maïssa Bey, en étudiant plus particulièrement la métalepse, et la seconde explore la relation père-fille dans ce même roman, qu'elle compare avec ceux de Zahia Rahmani et de l'écrivaine française Claire Tencin. Chr. Chaulet-Achour semble s'accorder avec Afifa Bererhi quand elle indique que la mise en récit permet « non pas [de] dépasser le trauma, mais [de] vivre avec » (p. 96). *Vaste est la prison* d'Assia Djebar est le sujet de l'analyse de Jelena Antic qui traite du trauma amoureux de la femme algérienne et de son « incapacité de parler de l'amour » (p. 113), qui sont toutefois transformés en « potentiel littéraire » (p. 112). En s'inspirant de l'approche d'Alfonso De Toro, que celui-ci expose dans son essai sur le roman maghrébin, Sarah Kouider-Rabah note que « la symbolisation du trauma » dans *Les Figuiers de Barbarie* de Rachid Boudjedra aboutit à un processus de résilience.

Dans la section consacrée au roman africain subsaharien, Amina Bekkat utilise la notion d'« effet palimpseste » de Charles Baudelaire, remise au goût du jour par Boris Cyrulnik, pour, dans sa lecture de *Photo de groupe au bord du fleuve* d'Emmanuel Dongala, conclure qu'« à travers les échanges, les évocations, les confidences et les révélations se dessine tout un panorama de la condition des femmes en Afrique. Elles subissent », ajoute-t-elle, « des traumas multiples […], elles dépassent leurs souffrances et se réalisent dans la lutte » (p. 148). Ce sont, par ailleurs, les divisions entre les

communautés arabo-berbère et négro-africaine qui conditionnent l'écriture mauritanienne. Dans sa réflexion sur *Une vie de sébile* de Bios Diallo, M'bouh-Séta Diagana, signalant qu'il identifie la notion de trauma à celle de choc, avance que la violence de l'écriture pourrait être un premier pas vers la réconciliation. Pour Sylvie Brodziak, la figure de l'enfant épouvantail – qu'elle retrouve chez Tierno Monénembo et Scholastique Mukasonga – prend la parole et « par les mots, le réel est métamorphosé, devient tolérable et permet de poursuivre l'histoire » (p. 180).

Dans la dernière partie, Michel Naumann explore le lien qui existe entre *Le Maître de Petersbourg* de J.M. Coetzee et l'œuvre de Dostoïevski. Le traumatisme, dans un contexte de violence, est doublé par la perversion ; pour l'auteur sud-africain toutefois, le salut se trouve dans l'art qui transcende la mort. Dans la même veine, Katherine Doig illustre la manière dont la narratrice de *Iron Age* (Coetzee) utilise l'écriture en réponse à son expérience du trauma, à la fois personnel et sociétal. Vicky Briault Manus, qui emploie le mot *trauma* « dans son sens commun, pour désigner une souffrance ou un choc » (p. 225), montre qu'il s'inscrit de manière fort différente dans *A Question of Power* de Bessie Head et *David's Story* de Zoë Wicomb, rédigé un quart de siècle plus tard. Or, ces deux auteures métisses tâchent, chacune à sa manière, d'établir une identité multiple qui ne soit pas définie par l'appartenance raciale.

Trois articles, un dans chaque section, proposent une lecture plus englobante, voire plus « critique ». Benaouda Lebdai recherche ainsi les points saillants dans l'écriture du trauma post-fatwa chez une dizaine d'auteurs, y compris non africains (comme Salman Rushdie). Il établit une bonne base pour des recherches à venir sur les spécificités de ce contexte d'écriture très particulier. Grâce à un cadre théorique solide, Férial Khellaf démontre de façon convaincante comment, dans l'œuvre de Zoë Wicomb, les « traumatismes individuels et physiques [...] se transforment en traumatismes collectifs » (p. 242), mais aussi que, même dans une approche postcoloniale, la littérature n'arrive pas à représenter adéquatement la réalité du trauma. C'est toutefois l'article de Natalia Naydenova qui me paraît le mieux répondre à la visée de l'ouvrage. En effet, son étude du traumatisme « chez l'intellectuel africain à la lumière du discours littéraire » (p. 181) propose une théorie originale, s'inspirant de sources variées (Caruth, Moura, Ferenczi, etc.) et illustrée par des exemples tirés de six romans africains représentatifs.

Il est dommage que l'ouvrage ne soit pas passé par une dernière relecture avant sa publication. En particulier, des traits d'union

coupent des mots en plein milieu de ligne sur presque chaque page. Un manque d'attention est particulièrement visible sur la quatrième de couverture et dans l'introduction : beaucoup de noms d'auteurs sont mal orthographiés (Monénembo est ainsi écrit de trois façons différentes !). De plus, la quatrième de couverture promet des analyses de textes de la romancière anglaise (d'origine sierraléonaise) Délia [*sic*] Jarrett-Macauley et de la poétesse palestinienne Naomi Shihab Nye, mais elles n'apparaissent pas dans l'ouvrage, qui d'ailleurs ne traite que de romans. Dans l'introduction, Shoshama [*sic*] Felman passe de la catégorie de critique à celle d'écrivain, etc. C'est évidemment dommage.

■ Bernard DE MEYER

LEGUY (CÉCILE), DIR., *L'EXPRESSION DE LA PARENTALITÉ DANS LES ARTS DE LA PAROLE EN AFRIQUE*. PARIS : KARTHALA, 2019, 248 P., BIBL., ILL. – ISBN 978-2-8111-2558-5.

L'étude des rapports familiaux permet généralement de rendre compte de l'évolution d'une société ; cela se vérifie particulièrement en Afrique, continent sujet à de nombreux bouleversements au fil des siècles. Dans l'ouvrage dirigé par Cécile Leguy, des anthropologues, des linguistes et des littéraires étudient les représentations de la parentalité dans des genres aussi variés que le roman, le conte, la chanson, la poésie, le proverbe ou même la dénomination dans différents pays d'Afrique de l'Ouest et de Centrafrique. S'attachant à « l'évaluation des relations entre normes et pratiques » (p. 14), les chercheurs rassemblés dans le présent volume postulent que la littérature, qu'elle soit orale ou écrite, reflète la société tout en ayant un potentiel subversif important. L'enfance est placée au centre de ces études qui, se concentrant sur l'époque contemporaine, envisagent la parentalité en lien avec les nouvelles données que sont l'urbanisation, le développement de la scolarisation, la migration des enfants ou encore les déplacements de populations.

Les contributions relèvent ainsi une tension entre deux formes de parentalité. D'une part, la parentalité étendue, pratiquée majoritairement dans les zones rurales et par les générations les plus anciennes : la famille éloignée, voire le village entier, participent activement à l'éducation de l'enfant, et non uniquement les parents biologiques. L'autre vision, plus prégnante chez les plus jeunes et dans les espaces urbains, est celle de la famille nucléaire : les fonc-